

Nomad's Land

« Je pense que nous vivons dans un monde, ce monde, mais qu'il en existe d'autres tout près. Si vous le désirez vraiment, vous pouvez passer par-dessus le mur et entrer dans d'autres univers. »
Haruki Murakami

Cette exposition a pour point de départ le paysage. Paysage en tant qu'espace imaginé et composé par l'artiste. Convoquant aussi bien le mystère, la mythologie, l'abstraction, l'expérience psychique et émotionnelle. Les démarches des artistes nous permettent d'appréhender différents espaces repoussant les limites du quotidien. Le paysage en Art offre au contemplateur divers rapports au monde. Il peut-être visuel, sonore, sensoriel, sensible, conceptuel...

Leïla Simon

Château :

Arlette Simon avec ***Périglaciaire*** s'intéresse à la matière, à la transparence, aux jeux de lumière, de reflet, de circulation et d'enchevêtrement possibles. La diffusion de la bande son de Félix Blume, *Poteau éolien* et la lumière bleutée des néons enveloppent les plaques et les serpentines blanches en céramique. Ce jeu de lumière vient révéler les différences de matière, de surface qui selon les endroits peut être mate, brillante, légèrement poreuse, lisse ou avec des coulées. L'évocation dans le titre d'un paysage glacé est intensifiée et multipliée par les différentes teintes de blanc des éléments en céramique sur lesquels glisse la froideur bleutée des néons. Cette installation développe des mouvements dansés aux circulations sinueuses, circulaires et traversantes. *Périglaciaire*, nous propose ainsi un paysage où le sonore et le visuel deviennent aussi tactiles.

L'installation ***Suc de Sara*** réalisée par **Jean-Max Abrial / Caroline Deléage Monteil / Charly Poudoux** est constituée de quatre guérites. Les trois premières, dressées telles des sentinelles, annoncent la quatrième qui s'en distingue par sa grande taille et sa position horizontale. L'idée de frontière paraît évidente : être à la frontière de deux espaces, de deux mondes, mais être aussi proche de quelque chose d'inaccessible. Le sentiment d'un paysage abandonné est complété par ce déferlement d'images projetées à l'intérieur de la quatrième guérite. On y perçoit un personnage franchissant des portes. Mais alors qu'il pourrait nous guider, nous montrer un passage possible, ses apparitions subtilisées par ses disparitions nous laissent un sentiment de distance. Il en est de même avec la vidéo, *De l'orée trop sombre d'une mer trop sèche*, de Anje Macdaniel. Un homme nu sur la plage ouvre des portes imaginaires. Il s'avance au bord de la mer et observe quelque chose se situant hors-champ, puis il repart et referme ces mêmes portes imaginaires. A aucun moment nous ne voyons son visage. Ce sentiment de proximité inaccessible est accentué par la création sonore diffusée dans tout l'espace où des sons, qui nous sont pourtant familiers, se retrouvent perturbés par la composition mise en place. Heurtés et bouleversés ils deviennent difficilement identifiables, et de ce fait insaisissables.

Le son détient également une place importante dans le film de **Clio Simon**. Intitulé ***Le Bruissement de la parole***, il prend pour partition le récit des *Paroles gelées* de Rabelais qui restitue peu à peu à l'oreille des batailles passées et questionne des catastrophes à travers différentes strates temporelles. Clio Simon prend ici pour cadre le Chili, cependant le message reste à portée universelle. Le film se déroule dans le désert d'Atacama, un lieu chargé d'Histoire où des chantiers archéologiques y ont révélé des traces datant d'avant la colonisation espagnole. C'est aussi ici que les *Disparus* de la dictature de Pinochet ont été exécutés et enterrés secrètement. Ce désert est ainsi exploré, scruté par les archéologues, les historiens, les proches des disparus à la recherche de traces... *Le Bruissement de la parole* nous dévoile les quêtes d'un passé qui ne passe pas où la mémoire détient un rôle essentiel. Ce projet est en effet « travaillé par la mémoire avec tout ce que cela induit de fiction, le souvenir est tronqué, altéré, incertain. L'acte de mémoire est ici reconstitution, source de bégaiement et d'interprétation. » (Clio Simon)

La photographie de **Cécile Hesse et Gaël Romier**, *La Caverne*, est une image baignant dans un clair-obscur à la Rembrandt. Nous sommes attirés par la magie d'un tourbillon lumineux aux tonalités baroques. Cette obscure clarté vient rehausser les parois pour être totalement happés par l'abîme évoquant ainsi des festivités effroyables. Cécile Hesse et Gaël Romier, en utilisant l'oxymore, nous installe dans un entre-monde en apparente contradiction où l'angoisse côtoie le désir telle une plongée dans notre inconscient.

Les deux vidéos de **Kyoko Nagashima** nous font basculer dans des paysages oniriques. Dans *Tune* un personnage féminin frôlant l'évanescence déambule délicatement dans un univers sylvestre et fantasmagorique, espace infini, propice à la réflexion. Une observation minutieuse permet de découvrir que la forêt et la jeune femme ne se reflètent pas dans une surface aquatique mais que cette vidéo présente une image en deux parties. Ainsi deux mondes sont proposés. Le passage de la frontière entre ces deux univers est flou et mouvant comme le démontre le glissement et le renversement qui s'opèrent dans la vidéo. Celle-ci peut-être projetée au sol ou au plafond offrant ainsi la possibilité de tourner autour et d'avoir différents points de vue.

Dans *Spiral* de **Kyoko Nagashima** deux personnages féminins diaphanes descendent deux volées d'escalier en spirale. Elles circulent dans cet espace suspendu, figurant là-aussi une expérience initiatique essentielle à la construction et à la connaissance de soi. Cette déambulation fluide révèle le mouvement créé par les deux volées d'escalier. Kyoko a choisi ici le procédé en négatif effaçant toute trace de reconnaissance de l'architecture et des personnages, laissant place à la réflexion et à l'introspection.

La volonté de **Charlotte Charbonnel** de faire émerger, surgir certains sons imperceptibles ou inconnus la conduit spontanément à réaliser des « typographies » sonores. Celles-ci viennent souligner visuellement les aspects sonores, mettre en évidence leur reliefs, leur modelés, leur variations... *Om* de la série *Îcone* évolue selon le déplacement du visiteur et de la lumière naturelle. La lumière joue, glisse, sur ces baguettes dorées révélant le chatoiement du matériau rappelant celui des sons créé par la voix. Car justement le point de départ de cette œuvre est le premier mot, *Om*, d'une prière bouddhique dont le son débute dans le thorax pour continuer dans la gorge et se terminer sous la langue. L'artiste a enregistré sa propre voix disant le titre de l'œuvre. Un graphisme en découle lui permettant de créer la forme de ce spectre sonore en volume.

Lavoir :

Avec l'installation *Démons et Merveilles : Vert*, Marc Simon invente une nouvelle mythologie à partir de ses lectures, de sa connaissance de l'Histoire et de l'Histoire de l'art, de ses voyages, de son imaginaire... Nous avons l'impression d'avoir tout juste manqué la fermeture du passage d'un monde à un autre. En effet les personnages d'aspect tellurique, aqueux semblent sortir depuis peu de cette profondeur marine. Leur surface, qui à la fois attire et effraye, est imprégnée du mouvement de l'acte « créatif ». Ces sculptures à la beauté fantastique sont un mélange de formes accidentée, mi humaine mi animale, rocheuse et visqueuse. On ressent du drame, le tourment du romantique mais également la passion de vivre. Il en découle ainsi de la poésie, une nouvelle cosmogonie.

Espace HD Nick :

Les dessins de **Mélanie Blaison** évoquent les paysages alentours. Telles des empreintes ils viennent révéler les couleurs des crépis ou de certains espaces végétaux. Les feuilles de papier ont déjà une identité, une existence qui justement intéresse l'artiste. Ils présentent ainsi plusieurs strates révélant différents usages. Les gestes de l'artiste vient y imprégner des passages. Les textes, à peine perceptibles, sont des notes poétiques de cheminement, de déambulation dans divers paysages où l'esprit de l'artiste a vagabondé. Ils sont gravés dans la feuille, révélant des souvenirs qui tels des palimpsestes ont été effacés par le temps et les subjections.

Nous retrouvons aussi l'idée de trace dans les dessins de **Régine Mondon**. Cette fois-ci il s'agit de la trace d'un paysage déposée dans le souvenir et aussi par les gestes de l'artiste. **Topos** est une installation où s'opère une réflexion sur le dessin via divers supports. Le dessin envahit l'espace qui lui-même devient ainsi Dessin. L'espace permet de créer la ligne, élément important dans le travail de Régine Mondon. En effet ces lignes rouges sont une même figure répétée créant une variation. La phrase de Jean-Marie Gleize vient compléter cette déclinaison. Ces lignes, tels des horizons à l'équilibre silencieux et délicat, suggèrent et structurent un paysage à expérimenter. La légère, presque imperceptible discontinuité de la ligne demande à prendre le temps de la découvrir. Alors que l'installation *Suc de Sara* nous tient volontairement à distance provoquant en nous un sentiment de frustration, ici, le spectateur, tel un funambule, souhaite rester dans cet infime interstice à la limite du plein et du vide, frôlant la disparition, effleurant le Rien.